

**Homélie donnée le 15 novembre 2008, à l'occasion de la Saint Albert le Grand.
Université de Fribourg
Mgr Jean-Louis Bruguès**

Presque huit siècles nous séparent de lui. Je confesserai n'avoir lu que quelques lignes de ses écrits ; d'ailleurs, selon ce qui m'en a été dit, ces derniers n'ont plus fait l'objet d'une publication intégrale depuis le XVII^e siècle. S'il existait parmi vous un étudiant en mal de sujet de thèse ... Et pourtant, ce matin, je voudrais vous parler de lui. Plus exactement, je souhaiterais lui laisser la parole.

Non, il ne m'est pas apparu en songe, selon ce genre littéraire propre au Moyen Age, qu'il connaissait bien. Il se trouve simplement que ma propre existence a croisé la sienne à plusieurs reprises. Le premier signe remonte à quinze années peut-être : j'avais pris l'habitude de solliciter l'hospitalité de religieuses dominicaines chaque fois que je me rendais à Paris. Elles occupaient un bâtiment prestigieux, l'ancien Collège des Ecossais, qui reste encore propriété de la couronne d'Angleterre, à un jet de pierres du Panthéon. J'aimais flâner dans les rues adjacentes et lécher les vitrines des librairies, si nombreuses en ce Quartier Latin. Levant un jour les yeux sur la façade d'un immeuble, j'y aperçus une plaque mentionnant l'emplacement et le dessin de l'ancien couvent des Jacobins. C'était donc là que Maître Albert enseignait.

Il se contenta, si je puis dire, d'attirer mon attention sur le lieu lui-même. A deux pas, la Sorbonne où il se rendait souvent. Les Collèges d'antan ont été remplacés par la couronne des grandes écoles, telles Polytechnique ou Normale Supérieure, et autres institutions universitaires prestigieuses. Là, tout respirait l'intelligence et l'application dans la recherche, ce que les Anciens appelaient la « studiositas », et qui n'empêchait nullement les étudiants, le soir venu, de mener une joyeuse vie qui ne devait pas être très différente au Moyen Age.

Le signe consistait en ceci : qu'est-ce qu'une Université ? Et Maître Albert de répondre : un centre. Centre de la vie intellectuelle, bien sûr, mais aussi centre des idées, de la pensée, des mouvements de l'esprit, plus déterminant à ce titre que tous les parlements du monde. La Congrégation romaine de l'Education catholique, à laquelle j'appartiens, a proposé de l'Université une définition que n'aurait pas reniée le Maître dominicain : « Une Université est une communauté académique qui, de manière rigoureuse et critique, contribue à la tutelle et au développement de la dignité humaine et de l'héritage culturel grâce à la recherche, à l'enseignement et aux différents services offerts aux communautés locales, nationales et internationales » (*Ex corde Ecclesiae*, 12). Chaque mot pèse. L'Université est donc cette matrice unique où l'héritage prépare le futur et où la sagesse de la vérité fait éclore les innovations les plus inattendues. Les grandes révolutions de l'humanité ont toujours été des révolutions de la pensée, la politique se contentant de suivre plus ou moins. Au moment où, de par le monde, les Universités traversent une crise d'identité, notamment sous la pression du dictat économique, il est juste et nécessaire de leur répéter à quelle mission d'excellence elles sont attachées. Ce qui fit Albert le Grand, non pas l'alchimiste de la mythologie ésotérique mais le fin connaisseur de la nature, avec ses études étonnantes pour l'époque, portant sur les minéraux, les végétaux et les animaux, quand il reconnut, le premier des philosophes de son temps, « l'autonomie dont la philosophie et la science avait besoin pour œuvrer efficacement dans leurs champs de recherche respectifs » (*Fides et ratio*, 45).

Maître Albert a croisé mon existence une seconde fois, ici, dans une maison qui porte son nom : Albertinum. Dans cette même Université, j'ai mené la vie la plus heureuse qui se puisse

imaginer, comme lui à Paris, puis à Cologne. Puis, comme lui encore, j'ai été nommé évêque. Nos réactions ont alors été à l'extrême. Après avoir occupé pendant deux ans et demi son siège à Ratisbonne, il présenta sa démission et retourna à ses études. Pendant deux ans et demi, je me suis adonné ici à l'étude, à la recherche et à l'accompagnement des étudiants, avant d'accepter une mission épiscopale, à Angers d'abord, à Rome ensuite, qui ne s'arrêtera, si Dieu veut, qu'à ma mort. Enseignement ou gouvernement ? Je ne me suis jamais demandé qui avait raison : tant de différences d'époque et de caractère nous séparent !

C'est alors que je me suis remémoré l'évangile qui vient d'être proclamé. Il est pour moi l'un des plus réconfortants qui soient. Un de mes amis d'enfance, par ailleurs athée, se dit un jour offusqué de ce que chacun des serviteurs ne reçût pas le même nombre de talents. Pourquoi cinq à l'un et seulement un seul au troisième ? Quelle importance, en réalité ? Ce qui importe, ce n'est pas la somme donnée par le Maître de la vie, mais notre capacité à doubler la mise. La différence des talents originels montre simplement que nous ne pouvons pas nous comparer les uns aux autres. Je dis cela avec force : chacun de nous est absolument incapable de dire ce qu'à reçu son voisin. La jalousie n'a jamais de vrai fondement. Les aspects brillants mis en valeur chez les autres ne sauraient nous jeter dans l'illusion. De quelles failles secrètes sont-ils accompagnés ? Les vitrines peuvent paraître alléchantes, mais personne, sauf l'intéressé, ne pénètre jamais dans l'arrière-boutique obscure. Je suis heureux d'ignorer les talents de mon voisin, de mon frère ; il me suffit de faire fructifier ceux qui me sont échus. Je n'attends qu'une chose : entendre, le moment venu, car ce moment se présentera inmanquablement, nous en sommes certains, de la bouche du Maître la même invite : « Tu as bien agi. Tu as été fidèle en peu de choses. Je t'en confierai beaucoup d'autres. Viens, entre dans la joie de ton Maître ». Vous aurez remarqué que la phrase prononcée est exactement la même pour celui qui a reçu cinq talents et celui qui en a eu deux au point de départ. C'est là que nous trouvons la vraie égalité selon l'Évangile.

Quant à Frère Albert, il me fit simplement cette proposition : « Veux-tu que j'habite chez toi ? je serai comme une sorte de conscience intellectuelle, te rappelant constamment que, si un gouvernement ne s'alimente pas à la source de la pensée, il se réduit fatalement à une sorte de pragmatisme un peu court, incapable de faire face aux défis politiques du moment ». Depuis lors, il ne m'a plus laissé en paix. Même dans la charge de gouvernement se fait plus prenante, il me répète : « Lis, recherche, interroge, travaille et reste curieux ». Sa dernière ruse m'a laissé perplexe. Il y a un an, j'étais nommé Secrétaire de la Congrégation pour l'Éducation catholique, mais je ne pus prendre ma charge que le premier février. Quand je suis entré, ce jour-là, dans le bureau qui devenait le mien, il m'y attendait déjà. Je ne sus jamais qui avait eu l'idée d'y installer un immense portrait d'Albert le Grand, grâce à quoi il préside à mes occupations. Une main s'accroche à la croix pectorale, l'autre s'appuie sur un ouvrage de théologie. C'est sa manière à lui de me suggérer qu'un gouvernement n'est rien s'il ne tire son origine d'une quête de la Vérité. Désormais, il ne me quitte plus des yeux.